

# ANTHROPOLOGIE SOCIALE

Hélène CLAUDOT-HAWAD

avec la collaboration de Laure-Marie CEZZA

Parmi les pratiques courantes qui s'observent chez l'*homo anthropologicus* – et en dehors de tout jugement moral –, une manie fréquemment décelable existe, qui consiste pour un auteur, à l'instant même où il prend connaissance d'une publication extérieure, à en lire le titre et à se précipiter frénétiquement sur la bibliographie avant même de s'être intéressé au contenu. Cette attitude, qui a toutes les apparences du narcissisme, peut être instrumentalisée comme technique de savoir permettant de révéler les mutations idéologiques de la discipline. Les références contribuent en effet à la construction d'une certaine légitimité intellectuelle des auteurs et l'on constate dans ce domaine que le panthéon intellectuel s'est beaucoup modifié au cours des cinq dernières années. Dans les revues d'ethnologie, en 1995, les bibliographies produites dans les différents articles donnent entre autres une place récurrente à certains noms liés à une réflexion sur les catégories de l'anthropologie sociale (tels que Barth, Hobsbaw et Ranger, Lenclud, etc.).

La remise en cause des anciens paradigmes a donné lieu à des réflexions épistémologiques intéressantes et fertiles, renouvelant les interrogations théoriques de l'anthropologie sociale et tentant de redéfinir la forme, le sens, la construction de son objet. Des revues se sont créées sur ces interrogations stimulantes (par exemple *Enquête*). Mais ce courant, suscitant un effet de mode, a également contribué à installer de nouvelles idoles dont le culte se révèle à travers de nombreuses publications aux titres et aux thématiques parfaitement consensuels et monotones, avec pour mantra « l'invention de » appliqué à tout phénomène observable. Il en résulte une sorte de prêt-à-penser que certains auteurs utilisent à la façon d'un emporte-pièce pour emboutir des réalités complexes qui heureusement se rebellent.

Pour un « chercheur-emboutisseur », il va de soi que le genre de publication à éviter est la compilation d'articles produits dans le long terme et donc pris entre différents moules à penser, appliqués de manière si rigide que de l'exotisme finit par s'instaurer entre des réalités issues de la même matrice.

En dehors de ces travaux dirigés que l'on retrouve dans des domaines divers, les publications de 1995 en anthropologie sociale confirment l'inflexion déjà remarquée des études centrées sur le « religieux » – et plus largement sur le sacré – s'intéressant à ses modèles théoriques, à ses applications et à ses formes diverses au cours de l'histoire et dans des contextes variés. Cette sphère est mise en relation avec divers champs comme ceux du politique (Colonna), des relations sociales de genre (Aziz, Badran), des rites, des formes et des définitions que prend la religiosité et la « sainteté » (Albert-Llorca, Aouath, Babes, Chambert-Loir et Guillot Saidi...).

L'intérêt pour les études monographiques est toujours présent. Il va de pair avec la multiplication des rééditions concernant des textes anciens produits au début du siècle par des voyageurs, des missionnaires ou des militaires, souvent érudits, héritiers de l'école orientaliste qui a formé des observateurs aux compétences ethnographiques et linguistiques développées, soucieux de décrire avec minutie les aspects tangibles des sociétés approchées, comme la vie matérielle, les institutions politiques, le droit... – notant en langue vernaculaire le vocabulaire associé à ces domaines – ou encore les traditions orales recueillies généralement en version originale. Ces travaux sont bien entendu à replacer dans le contexte intellectuel et les questionnements théoriques de l'époque, fortement marqués par les paradigmes triomphants de l'évolutionnisme et du diffusionnisme. Dans le domaine berbère, la publication de plusieurs de ces textes (Frobenius, Genevois, Podeur...) vient enrichir l'étude comparative de champs en pleine

mutation depuis le début du siècle et parfois tombés dans l'oubli (institutions politiques, organisation sociale, mythologie, cosmogonie...). Rappelons à ce propos que tous les titres en anthropologie sociale qui concernent le monde berbère sont mentionnés ci-après dans la rubrique bibliographique de C. Brenier-Estrine consacrée à l'aire berbérophone. Dans ce domaine, seuls figurent ici les ouvrages qui ont fait l'objet d'un compte-rendu approfondi.

Les études sur, ou autour de, la littérature orale continuent à être prolifiques (Atelier « Patrimoine et culture populaire », Breteau, Belhoucine-Drissi, Kurpershock, Reynolds, Taine-Cheikh).

La production ethnologique sur les phénomènes contemporains, urbains, « modernes », autrefois abandonnés aux sociologues, se poursuit et contribue à enrichir l'analyse des faits sociaux dans leur dynamisme ainsi que la réflexion sur les métamorphoses identitaires (Virolle à propos du raï, Yacine au sujet de l'itinéraire d'une femme kabyle émigrée, qui exprime sa souffrance à travers une poésie très personnelle...).

Enfin, au cours des dernières années, l'étude des techniques utilisées en particulier dans le champ de l'alimentation, de la production des denrées, de la fabrication des « goûts », des représentations de la faim, a suscité, dans un champ relativement peu fréquenté, des travaux assez nombreux. A ce sujet des compte-rendus approfondis des ouvrages de Aïda Kanafani-Zahar : *Mûne. La conservation alimentaire traditionnelle au Liban* (Ed. de la MSH, Paris, 1994), de Gerd Spittler : *Les Touaregs face aux sécheresses et aux famines. Les Kel Ewey de l'Air (Niger)* (Karthala, Paris, 1993), de Paul Créac'h : *Se nourrir au Sahel : l'alimentation au Tchad 1937-1939* (L'Harmattan, Paris, 1993), et d'Olivier D'Hont : *Vie quotidienne des 'Agedat. Techniques et occupation de l'espace sur le Moyen-Euphrate* (Institut Français de Damas, 1994) seront publiés dans la prochaine rubrique d'anthropologie sociale de l'Annuaire (1996).

Hélène CLAUDOT-HAWAD

## Analyses

### • VIROLLE Marie – **La chanson raï. De l'Algérie profonde à la scène internationale**, Paris, Karthala, 1995, 218 p.

« Cent mille jeunes à un concert de musique raï à Alger » titrait la presse. Le jeudi 4 juillet 1996 à 20 h à l'occasion de la fête de l'Indépendance à Alger, Cheb Hindi et Zahouania (Zahwania), tous deux grandes vedettes de la chanson raï, chantaient sur l'esplanade de Riadh el Feth (le Parc de la Victoire) devant une foule dense défiant les conservateurs et les intégristes qui assassinent désormais les jeunes chanteurs. Cheb Aziz tué le 20 septembre 1996 à Constantine est la quatrième victime des terroristes après Cheb Hazni (tué à Oran le 29 septembre 1994), Rachid Ahmed Baba (tué par balles à Oran le 15 février 1995), et Lila Amara (égorgée avec son mari en août 1995 près d'Alger).

Mais qu'est-ce donc que ce genre musical appelé raï qui fait tellement trembler tous ceux qui voudraient mettre à genoux le peuple algérien ? Après des dizaines d'articles dans la presse algérienne (dont celui de Saïm el Hadj : « Petite histoire du ra » publiée dans El Moudjahid le 1<sup>er</sup> août 1985) et la presse française (en particulier dans le journal Libération), quelques études plus remarquables comme celle de Bezza Mazouzi : « La musique algérienne et la question du raï » parue dans la Revue musicale (numéros 418, 419, 420, Paris 1990), il était urgent que le public puisse disposer d'un ou plusieurs ouvrages présentant une synthèse sur le raï et son actualité. Parmi les ethnologues nul n'était mieux désigné que Marie Virolle, auteur de plus d'une dizaine d'articles sur le raï, pour mener à bien un pareil projet.

A un mois d'intervalle, et sans concertation, deux livres s'offrent à nous aujourd'hui : celui de Marie Virolle (sorti en décembre 1995) et celui de Bouziane Daoudi et el Hadj Miliiani (en janvier 1996) « L'aventure du raï, musique et société » (édition du Seuil). Nous considérons que ces deux livres ne sont pas concurrents mais éclairent d'une façon différente et souvent complémentaire le phénomène évolutif du raï.

« Le courant musical qu'il est convenu d'appeler Raï est une nébuleuse. Les sous-ensembles qui la composent sont issus d'une part, de la diversification diachronique du genre sur plus d'un demi-siècle, d'autre part en coupe synchronique, de la pluralité des circonstances et acteurs de la performance chantée. Même succincte, même approximative, une reconstitution de l'histoire du Raï (Virolle 1988), permet de cerner les évolutions de cette chanson, depuis son imprécise naissance vers les années vingt dans l'Ouest algérien aux marges des genres institués, jusqu'à sa massive diffusion actuelle poussant des pointes internationales » (M. Virolle-Souibes, REMMM 51, 1989-1, p. 47). Mais c'est surtout dans les années cinquante, après la deuxième guerre mondiale que cette chanson populaire algérienne s'est épanouie en Oranie telle une fleur sauvage dont la croissance et la vigueur allaient bouleverser rapidement le paysage musical algérien.

Ce genre nouveau dans lequel excellaient de nombreuses femmes appelées Chikhat (féminin de Chikh : les maîtres) et qui ravissaient souvent la vedette aux hommes pourrait, selon Marie Virolle, avoir trouvé sa « matrice principale » dans une pratique musicale et un répertoire féminins tels le zendani « petits refrains polyrythmiques que les chanteuses et les femmes en général, utilisent comme soutien à l'improvisation et éventuellement, de musique de danse » (p. 42).

Mais d'où vient le mot Raï (écrit souvent raï) et que veut-il dire ?

« Le terme erray vient de la racine arabe R'y « voir » ; il signifie « manière de voir », « opinion », « avis », « conseil » ; mais aussi « but », « dessein » et encore « pensée », « jugement », « volonté », « choix ». La notion renvoie donc à la liberté de penser, au libre arbitre, à la possibilité plus ou moins efficiente d'agir sur les choses. Erray est constitutif de l'individualité, de ce qui peut échapper au collectif, au code... » (p. 24).

Le caractère qui nous paraît le plus important du raï est sans aucun doute sa langue : l'arabe algérien populaire émaillé parfois de termes français, italiens ou espagnols, d'expressions dialectales savoureuses où le peuple se reconnaît avec d'autant plus de bonheur qu'il représente une vigoureuse percée de vérité pulvérisant la chape de plomb qui étouffe l'identité algérienne « ... loin de l'anathème culpabilisant des diktats scolaires et officiels. Ce qui est évident pour le chant en langue tamazight (le berbère, non reconnu, non enseigné) est aussi très important pour l'arabe dialectal du Raï » (M. Virolle, REMMM 1993/4, p. 125).

Et malgré une campagne de presse algérienne voulant réduire le raï à un genre vulgaire, asservi, sans avenir, sa forte popularité et aussi sa grande indépendance à l'égard de toute idéologie, de tout militantisme politique, religieux ou autre, ont obligé les institutions nationales à lui accorder une place officielle en 1985 au festival de la jeunesse pour la fête nationale, au festival du raï d'une semaine à Oran en août de la même année et à la « quinzaine culturelle algérienne » organisée à Paris en février 1986. Cependant, cette liberté n'a pas empêché les chanteurs de raï de suivre l'actualité en exprimant les thèmes de leurs soucis, de leurs souffrances, de leurs protestations, que ce soit à l'époque coloniale ou après l'indépendance de l'Algérie.

Marie Virolle se devait de donner aux femmes la place qu'elles méritent dans ce domaine et que la plupart des auteurs ne leur ont pas toujours accordée. Et surtout à la plus ancienne et la plus célèbre d'entre elles : Chikha Rimitti (née Sadia Bédief le 8 mai 1923 à Tessala près de Sidi Bel Abbès). « Dans la société maghrébine, la vocation musicale, qu'elle soit masculine ou féminine, est souvent vécue comme transgressive, mais le titre de *esšix* (echchikh) « chanteur », « maître » suscite plutôt considération, y compris de la part des profanes, alors que son pendant féminin *esšixa* est connoté d'ostracisme social et évoque un univers sulfureux, même pour qui goûte le talent de celles qui le portent » (p. 81). L'auteur explique avec subtilité cette « symbolique androgyne » qu'expriment ces « femmes sans hommes » ou ces « vieilles femmes » qui n'hésitent pas à adopter des attitudes d'hommes. « Une chikha comme un homme, fume et boit de l'alcool, elle peut par exemple, siffler dans ses doigts comme un homme, interpeller n'importe quel homme... » (p. 91), ou jouer de la flûte « instrument masculin par excellence ». Les chanteurs de raï chantent l'amour physique, y compris adultère, proclamant le désir des femmes pour les hommes, le tout induisant « un changement dans la perception des relations entre les sexes, une redéfinition de la métaphore féminine » (p. 93). Ce qui n'empêche pas les évocations religieuses « en juxtaposition abrupte » sans transition du sacré et du profane, du masculin et du féminin. « Formée à la rigoureuse école des Chioukh, de la Qasida

bédouine, du Melhoun, pour la rythmique, la diction, la prosodie, la métrique, Rimitti fit le premier accroc thématique majeur à la bienséance des textes, il y a 37 ans dit-elle, avec une « chanson manifeste » : *šarrak gettâ* « déchire, lacère » ! sur un tempo trépidant, elle répétait ce mot d'ordre destructeur et guttural – où d'aucuns virent une allusion à la virginité ! – puis détendait son auditoire en lui assurant : *w errimitti traqâ* « et la Rimitti ravaudera ! » (p. 99).

Mais depuis la percée des Chikhat comme Rimitti, Djinya el Kebira, Hab Lahmeur, Habiba Seghira, Habiba el Kebira, etc., la vague des « jeunes » : Cheb et Chebat, a déferlé ; épithètes lancées par la télévision algérienne et qui ont fait florès chez les producteurs de raï lesquels éditent des millions de cassettes (4 millions en 1983) et réalisent de copieux bénéfices en profitant de l'anarchie du marché, de l'ignorance et de la bonne foi de ces jeunes gens émerveillés par leur propre succès.

Sous la pression de la demande, l'enrichissement des orchestres qui passent de l'animation des mariages et des fêtes familiales aux récitals publics en Algérie et à l'étranger, les modestes accompagnements à la flûte, au *gellal* et au tambourin, font progressivement place à la guitare, la trompette, la derbouka puis à l'accordéon avec l'emploi de synthétiseurs et d'amplificateurs des plus modernes. Les CD font désormais le tour du monde, surtout avec la percée internationale de Khaled reçu le 14 juillet 1991 à Central Park (New York) consacrant ainsi le raï dans la « World Music ». En 1993 un festival du raï eut lieu à la Mutualité à Paris pendant le Ramadan avec Sahraoui et Fadela, Cheb Nasro, Cheb Hasni, Cheb Hamid, Cheb Tahar. Le succès international des deux tubes de Khaled : Didi et N'ssi n'ssi, lui valent une tournée mondiale « de Bombay à Dubay, au Caire à Los Angeles, à Beyrouth, en Suisse, aux Pays Bas, au Japon » (p. 66). L'assassinat de Cheb Hasni en septembre 1994 à Oran déclenche une vague de protestations et d'émigration de chanteurs et chanteuses de raï avec de nombreuses manifestations à Alger, à Paris et ailleurs. « Non à l'exclusion, non au ghetto, non à l'extrémisme qui éradique et qui tue », « Les messages diffus ou plus marqués de cet engagement renouent avec ceux que délivrent le raï spontanément et sans aucune visée politique depuis un demi-siècle. Aurait-on oublié que « Raï » signifie en arabe « libre choix » ? » (p. 171). Quel est désormais l'avenir du raï qui a touché des points essentiels : libéralisation des mœurs, créativité de la culture populaire ?

« Si le raï a fait merveille dans la contestation sociologique, il n'a jamais voulu ou pu franchir le pas du politique » (p. 176). Le raï aura-t-il un second souffle ? « La question reste posée. Mais faut-il exiger d'un genre qui a inventé les conditions mêmes d'une rénovation qu'il en assure aussi la relance ? » (p. 176). Ainsi, Marie Virolle pose-t-elle avec prudence la question du devenir du raï après son étude très documentée, enrichie de nombreuses citations de chants (avec les textes arabes et traductions françaises) situant la diversité des domaines abordés par ce genre et suivant les époques.

Deux annexes et une bibliographie de quatre pages terminent l'ouvrage : onze chansons de Rimitti (texte arabe et traduction) et un récit sur l'animation d'un mariage par les meddahat, chanteuses de raï.

Le livre de Marie Virolle n'est pas une simple description du raï et de son histoire ; c'est une réflexion approfondie et parfois savante, d'une écriture élégante et recherchée sur la naissance et l'évolution de ce phénomène culturel, sur la musique et la poésie, sur l'importance et l'influence des femmes dans ce courant en Algérie, sur un trait de cette subtile alchimie qui fonde la culture d'un peuple et dessine les lignes de force de son avenir. (Marceau Gast).

• YACINE Tassadit – **Piège ou le combat d'une femme algérienne. Essai d'anthropologie de la souffrance**, Paris, Publisud/Awal, 1995, 213 p.

Dans cette étude, l'expression « anthropologie de la souffrance » est employée pour mettre l'accent sur ce qu'a voulu l'auteur de ce témoignage, sur sa vie de femme kabyle, contrainte d'émigrer en France, orpheline, mariée cinq fois depuis l'âge de douze ans et qui a appris à lire et à écrire le français pour pouvoir transcrire ses poèmes ; car le mot « souffrance » revient souvent chez cette femme qui s'est constamment battue et rebellée contre les situations imposées par sa famille, les pièges et les règles de sa société. Cette souffrance, *sufrans*, associée à *Lafrans* (la France) et « sous-France » est le lot de cette

catégorie sociale défavorisée, de ces émigrés vivant un exil amer dans une vision duale et antagonique : d'un côté la France mythique qui attire et séduit, de l'autre la France réelle qui déçoit et repousse (p. 95). Nouara née en 1939 à Akwerma (Amalou) en Petite Kabylie, est issue de deux lignages plus ou moins antagonistes : les Chenna, celui du père, reconnus comme notables très influents dans la région, membres de la ligue du haut (çoff) et qui comporte trois segments (l'un puissant, les autres défavorisés); le lignage de la mère, les Bali, dominés par rapport aux Chenna. La forte personnalité de Rekiya, mère de Nouara, marquera sa fille.

L'histoire mouvementée et douloureuse de ces deux groupes est racontée et analysée avec une grande finesse par T. Yacine à propos des avatars de Nouara. Une chose est sûre : tour à tour victimes et bourreaux, les femmes maintiennent les règles de fonctionnement de la société traditionnelle et son échelle de valeurs, rejetant avec violence toute velléité de libération des veuves et des divorcées, que ce soit au pays ou en France; les orphelins, nombreux dans les deux lignages, ne sont chez eux nulle part; assis sur le seuil de la maison, l'orphelin est à la fois dehors et dedans, il a perdu « ses épaules », « sa poutre maîtresse »; s'il a perdu son père et son grand-père il n'a aucun droit. Or, Nouara est élevée par sa mère qui est veuve. « Les enfants d'une veuve sont socialement perçus comme des êtres inférieurs » (p. 49). Ces orphelins sont le fait du mauvais sort, de la maladie et de la mort des chefs de famille, des morts par vendetta. Les filles à marier sont autant d'enjeux pour créer des alliances avec des segments lignagers où l'on retrouve la protection d'un homme, que de bouches à nourrir dont il faut vite se débarrasser. Nouara, fille de veuve, orpheline, sans ressource économique ni patrimoine propre, va se marier cinq fois, en « répudiant » à chaque fois (sauf une) des maris qu'elle n'a pas choisis, par la fuite hors du domicile conjugal, ou par un divorce devant la justice française. Car plusieurs de ses mariages ne sont pas enregistrés légalement, et n'ont lieu que devant un religieux et deux témoins d'une façon traditionnelle.

Nouara est stérile, et au moment où elle pourrait peut-être soigner en France cette stérilité, elle refuse tout traitement pour ne pas avoir d'enfant avec le mari qui est le sien à cette époque. Et pourtant, elle demeure très attractive et désirable puisqu'elle reçoit quinze demandes de parents proches et plusieurs autres de prétendants du lignage maternel Bali pour la caser en la donnant à douze ans à un jeune du village (Akli) avec lequel elle ne reste pas plus de deux mois, après cette « fête du couscous » c'est-à-dire ce mariage non consommé. Mais les manigances des femmes finissent par avoir raison des précédentes hostilités et c'est avec un Bali (Khalfa), frère cadet du précédent prétendant, qu'on marie à nouveau Nouara (à la mode traditionnelle).

Elle découvre alors la France où travaille son mari et « Piège » où réside la communauté de Kabyles d'Amalou. Ce village est pire que celui de la Kabylie. Nouara subit plusieurs dépressions, tente de se suicider, demande à son frère de pouvoir revenir au bout de deux ans en Algérie. « Réservée » durant trois ans (1955-1958), on marie à nouveau Nouara pour la protéger de l'armée française, à un jeune homme du village, Omar, qui sera le seul mari qu'elle aimera vraiment. Malheureusement, celui-ci est mobilisé pour faire son service militaire; il envoie sa solde à sa femme, lui écrit souvent, chose très mal perçue par sa mère qui déclare son fils « envoûté ». Finalement, c'est la rupture à propos de la solde d'Omar; Nouara retourne en France à « Piège », vivre chez son frère et fait à nouveau l'objet de demandes en mariage (elle n'a que vingt et un ans). C'est un jeune homme du lignage de son père, Amir, qu'elle accepte pour décharger son frère. Amir travaille à Alger où le couple s'installe en toute indépendance. Mais Amir boit et joue au poker; Nouara le déteste et après plusieurs avatars obtient le divorce au tribunal d'Akbou. Pas plutôt divorcée, c'est Khalfa, son deuxième époux qui a patienté dix-huit ans, qui la sollicite à nouveau. Nouara accepte ce remariage car elle estime Khalfa, mais demeure stérile; elle adopte une petite fille, retombe en dépression et demande à nouveau le divorce. Elle se réfugie dans la poésie qui est son seul exutoire. Elle réussit même le tour de force d'enregistrer deux cassettes et un CD sous des pseudonymes. Divorcée pour la justice française mais encore mariée pour l'Algérie, elle retourne vivre à nouveau un an après avec Khalfa pour des raisons économiques. Elle trouve enfin quelqu'un à qui confier sa souffrance et ses cahiers et transcender ainsi l'histoire de sa vie chaotique.

Nous apprenons seulement p. 96 que ce village appelé « Piège » en France, n'est autre que « Péage de Roussillon » où s'est regroupée la communauté kabyle d'Amalou parce qu'elle y trouve du travail.

Tassadit Yacine a su trouver une formule d'analyse qui est une véritable étude anthropologique de ces familles kabyles vivant tant bien que mal entre l'Algérie et la France et qui, malgré les freins de la société traditionnelle, préparent la société de demain. Malgré ses souffrances, son handicap d'orpheline, de femme, Nouara demeure en quelque sorte privilégiée tant elle sait tirer parti de la faiblesse des hommes qui la désirent et déjouer les pièges des maîtresses femmes de la parenté.

Ce livre d'une grande richesse, accuse quelques « manques » inattendus sur le plan formel :

– pourquoi les textes de Nouara en fin d'ouvrage ne sont-ils pas datés ou présentés chronologiquement et situés géographiquement ? qui les a traduits ?

– la photo de la jolie femme sur la couverture n'est pas légendée. L'on suppose que c'est celle de Nouara (à quel âge ?) ;

– dans l'imbroglio des noms T. Yacine a interverti deux fois (p. 72 et 77) les noms d'Amir et d'Omar ;

– pourquoi ne pas avoir fait un graphique clair et complet de la famille des lignages de Nouara p. 59 et 90, au lieu de dire « un tableau permettrait de rendre plus claire la complexité de la structure familiale... » (p. 69) ;

– si Nouara est proluxe sur ses états d'âme, sa vie intime avec ses maris n'est guère évoquée, alors que c'est en grande partie sa beauté, son attraction sexuelle, sa féminité qui lui ont permis de « répudier » ses maris d'une façon si singulière ;

– enfin, les questions économiques et financières sont assez peu évoquées, alors qu'elles restent fondamentales dans cette société en perpétuelle survie. La solidarité familiale importe beaucoup et c'est là que l'on peut estimer l'importance de la société traditionnelle face à sa destruction opérée dans la société moderne.

L'histoire de Nouara où le chercheur s'est trouvé « instrumentalisé », se veut un exemple pour les femmes algériennes qui ne trouveront leur libération que par l'instruction. Nouara décrit dans ses poèmes les crises successives que vit son pays, « s'identifie aux mères d'Alger foudroyées par la douleur ». Mais elle tient à garder tout son intérêt pour sa langue et sa culture. Elle illustre le piège de la féminité où les femmes sont faites pour donner la vie. « Quand elles la donnent elles craignent le piège tendu par l'autre et quand elles refusent, c'est une dimension de leur être qui meurt... » (p. 98). (Marceau Gast).

• COLLECTIF des travaux de l'Atelier « Patrimoine et culture populaire », in **Scribere – Revue des étudiants**, Faculté des Lettres, Meknès, n° 3 oct. 1995, 73 p.

Cette publication concerne la collecte réalisée dans les campagnes marocaines pendant les années 1993-1994 et 1994-1995 par un atelier consacré à la littérature orale, animé par Malika Bezzaa du Département de français à la Faculté des lettres de Meknès. Les quatorze contes populaires publiés ont été recueillis sur le terrain en *darija* et/ou en *tamazight* par les étudiants eux-mêmes, puis traduits en français. Genre délaissé ces derniers temps par des jeunes plus souvent épris de modernisme que des histoires de grand-mères, mais qu'une volonté affirmée de ne pas « perdre ses racines » fait revenir sur le devant de la scène.

L'ensemble n'est pas dépourvu d'intérêt. On y relève, tout d'abord, six contes d'animaux, dont des variantes de la Geste du chacal (remplacé ici par le loup) avec des classiques connus comme « L'âne et le loup », ou « La chèvre, le loup et la cigogne », ainsi qu'une randonnée au thème circulaire, caractérisée par la répétition récapitulative et le retour au point de départ : « La souris et la chatte ».

Suivent trois contes d'ogres, dont deux concernent le célèbre héros maghrébin connu sous des noms variés (comme Mqidech, Hadidouan, ou Hammou Lhrami), être chétif mais usé, qui prend le meilleur sur l'ogre vorace et stupide. Quant au troisième, « Les deux sœurs et la ghoul », il s'agit d'une version retravaillée du thème de la sottise et de l'avisée.

Trois contes de fées et deux contes dits « moraux » figurent en fin de recueil. « Le dragon aux sept têtes » est visiblement inspiré de « Hmad ou Namir », l'épopée des Chleuhs du

Sous. Quant à « L'histoire merveilleuse de Meryem et de son enfant », qui glorifie la solidarité frère/sœur, elle présente un mixage de trois contes connus chez les Beni Ouaraïne sous les dénominations suivantes : « Hellala », « Le garçon égorgé », et « Les sept fillettes ».

« La chouette » nous rappelle « Le hibou et Moulay Slimane » avec la célèbre mise au point concernant l'influence pernicieuse que peut avoir une épouse sur son mari. « L'invincible Lalla Gouz Lbahia », enfin, se décline selon le thème de la princesse forte, championne du sexe féminin, qui refuse de s'offrir au premier prétendant venu et saura bien lui jouer quelques tours à sa façon.

On retiendra, pour terminer, que ce recueil est avantageusement illustré par F. Nouh, que les textes sont présentés de façon claire, nette et dépouillée, avec de courtes notes infra-paginales pour élucider certains termes lexicaux, et que le travail a été réalisé sous la houlette du Doyen, Driss Ouaouicha. (Michael Peyron).

• BORGÉ (J.) & VIASNOFF (N.), **Archives du Maroc** – Éditions Michèle Trinckvel, 1995 (photos, table des matières, 221 p.)

Ce volume de grand format, faisant partie d'une collection consacrée aux archives régionales et s'étendant dorénavant aux anciennes possessions impériales, propose une vision du Maroc à l'aube de la période coloniale. L'ensemble s'appuie sur une iconographie de qualité à laquelle légendes et extraits de livres d'époque apportent un complément indispensable.

La documentation photographique est rangée par centre d'intérêt : la vie tribale, les pratiques de magie, la guerre, les enfants, les richissimes colons et le sultanat. Le tout, présentant un ensemble relativement cohérent, traduit assez fidèlement l'ambiance de la période en question, et représente une indéniable valeur historique. En tant que tel, il ne peut manquer de retenir l'attention du spécialiste.

Parmi les photos, on relèvera de superbes clichés : le souk de Tahnaout, le port de Casablanca, un mousses à Moulay Idriss du Zerhoun, l'entrée de Lyautey à Taza, pour n'en citer que quelques uns.

On pourrait toutefois déplorer, dans un ouvrage de cette qualité, outre le fait que l'adresse de l'éditeur ne figure nulle part, l'absence d'index et de bibliographie. De plus, certaines illustrations ont un air de « déjà vu », au moins six photos ayant déjà figuré dans un livre de Jean Ravennes, *Le Maroc : aux portes du Sud*, Alex Redier Ed., Paris, 1928, où la documentation était attribuée à Pierre Deloncle. Dans le présent ouvrage, en revanche, les crédits photographiques pour les pages 14, 22, 44, 47, 55 & 168 reviennent à un certain Sirot Angel.

De plus, quelques fantaisies se sont glissées dans les légendes. Le souk d'Imsgane devient celui de 'Dar Kaid' (p. 22) ; des juives du sud sont qualifiées de femmes d'une tribu du Haut Atlas (p. 44), alors que les filles de Zérechtène habitent désormais « Terecstine » (sic). Amalgame qui n'a guère l'excuse de la proximité consonantique, style Briançon/Besançon, et que l'on s'étonne de trouver dans un livre rédigé par des archivistes de talent. D'autres erreurs, ou simplifications, font leur apparition entre les pages 108 et 114, où les auteurs publient des extraits du livre du capitaine Cornet, *A la conquête du Maroc Sud* (1914) traitant, en outre, du combat de Ksiba, lequel n'est pas mentionné en tant que tel, mais qui vit effectivement le commandant Picard tomber au champ d'honneur.

En conclusion, et malgré quelques réserves émises, il s'agit d'un beau livre style « grand public » à vocation historique qui intéressera un certain lectorat français à la recherche d'une documentation d'époque, ainsi que des chercheurs marocains curieux d'avoir un regard sur un passé récent de leur pays, qui est trop souvent occulté. (Michael Peyron).

• FROBENIUS Léo – **Contes kabyles**, traduction des textes allemands par Mokran Fette, Aix-en-Provence, Edisud, 1995, tome 1 : Sagesse, 323 p.

Dans son édition originale, cet ouvrage est paru en 1921 aux éditions Eugen Diederichs à Iena sous le titre *Völkermärchen der Kabylén* et fait partie d'une série de trois recueils de traduction en langue allemande de pièces de littérature orale kabyle. Typique des travaux monumentaux de ce début du siècle, cet ensemble lui-même s'intègre aux quinze volumes consacrés de manière plus large aux « contes et poésies populaires d'Afrique » publiés de 1921 à 1925.

L'introduction des contes par Leo Frobenius est à replacer dans le contexte du début du siècle où l'altérité ne se pense qu'en termes de diffusionnisme et d'évolutionnisme et où les productions non occidentales sont nécessairement « primitives » et « très proches du stade de la création », appréciations intégrées à un jugement de valeur qui se veut soit positif comme c'est le cas ici, soit négatif, sur l'état de nature qu'incarneraient ces peuples lointains.

L'ouvrage regroupe divers types de narrations (récits, fables, contes, légendes, mythes...) dont la différenciation et le nom de genre auraient été en train de s'estomper au moment de l'enquête selon Frobenius qui note dans ce domaine des emprunts nombreux à l'arabe. Le livre s'articule en cinq parties. La première concerne « La spiritualité de la culture et la poésie populaire des Kabyles » ; la deuxième, « Les mythes de la création de l'univers et la conception du monde » ; la troisième, « Sagesse, philosophie et conception de la vie » ; la quatrième, « Espiègleries, farces, subtilités et sottise » et la cinquième, « Le jeu de la vie et du hasard ».

Bien que cet ouvrage ne produise pas les textes originaux en kabyle mais une traduction apparemment réalisée sur place et bien que le contexte et les lieux d'enquête et d'énonciation ne soient pas définis, ainsi que le remarque C. Lacoste-Dujardin dans sa préface, les matériaux livrés sont précieux à plus d'un titre. D'abord parce qu'ils rendent disponibles des documents inaccessibles à beaucoup de chercheurs non germanophones qui travaillent sur ce champ. Ensuite parce qu'ils témoignent de représentations pour la plupart disparues aujourd'hui en milieu kabyle. Par ailleurs, parce qu'ils rendent visibles des domaines finalement assez peu travaillés dans l'aire berbère et imaginés la plupart du temps inexistantes car absents des travaux scientifiques, comme en particulier les récits cosmogoniques et les mythes d'origine. Enfin, parce qu'ils permettent d'établir des comparaisons riches avec les autres sociétés berbérophones et plus largement méditerranéennes en relevant certains principes structurants communs à l'imagination mythologique de cette aire culturelle. Ces notions, ces thèmes, ces trames d'opposition sont bien entendu réactualisés selon les contextes historiques. Par exemple l'évocation de la geste almoravide et l'occupation du continent ibérique par les Berbères est réinterprétée sur le mode contemporain comme une lutte avec des ennemis héréditaires nommés « Espagnols ».

Certaines notions pan-berbère comme celle d'*agellid* qui désigne le « roi », le « prince » des temps anciens sont mises en usage dans les contes et permettent à leur tour des comparaisons intéressantes et fines avec les champs sémantiques développés à partir de cette racine dans les autres parlers berbères.

Le deuxième tome de cette œuvre en traduction française, à paraître en 1996 chez Edisud, concerne le « monstrueux » et le dernier volume prévu est consacré au « fabuleux ».

On peut prévoir que l'exploitation comparative de ces documents sera fructueuse. (Hélène Claudot-Hawad).

• GENEVOIS Henri – **Monographies villageoises : At Yanni et Taguemount Azouz**. Aix-en-Provence, Edisud, La Boîte à Documents (collection bilingue), 1995.

Sous ce titre, le Centre de recherche berbère (INALCO) réédite deux monographies du Père Henri Genevois parues au fichier de Documentation Berbère (At Yanni : FDB n° 109, 1971 ; Taguemount Azouz FDB, n° 114, 1972).

Cette réédition maintient intégralement les textes originaux. Seule la notation des textes berbères a été « simplifiée et alignée sur la notation usuelle du Kabyle » (p. 10).

L'ouvrage comporte deux parties : At Yanni (p. 15 à 74) et Taguemount Azouz (p. 79 à 221).

Ces deux monographies – témoignages et visions internes comme le soulignent les éditeurs – ont été élaborées essentiellement à partir de faits rapportés par la tradition orale, complétés, lorsque cela a été possible, de références à des sources écrites : Ibn Khaldoun, Boulifa, Hanoteau et Letourneux, Carrey, Devaux etc.

Dans cet ouvrage, le lecteur peut trouver des données précises sur la fondation des villages ou tribus (p. 31, 98...), fondation que la tradition orale en Kabylie attribue le plus souvent à un saint venu de Saguia El Hamra, l'emplacement, lui, étant fixé par le jet du

bâton de pèlerin. Les processus de constitution des villages (p. 30, 107...), de reconstitution des tribus et des limites tribales (p. 53, 172...) sont décrits avec beaucoup de précision ; enfin la répartition des familles, le fonctionnement des Assemblées de village ou de tribu, l'importance du Verbe (sous forme de joutes oratoires) constituent l'essentiel de cet ouvrage.

Outre ces données classiques, ces monographies livrent des détails intéressants sur des pratiques et des institutions aujourd'hui disparues ou en voie de disparition comme, par exemple :

- la tradition pan-berbère des officiants pour les premiers labours (*imzwar* dans l'Atlas marocain) ; à Taguemount Azouz, ce rituel propitiatoire était (et est encore) dévolu à la famille des At Uqerru (*aqerru*, tête, chef).

- l'existence de sacrifices humains ou plus exactement d'individus qui faisaient le choix de donner leur vie lorsque celle du groupe était en danger ; ce fut le cas de Sidi M'hen Heddouche qui le fit pour conjurer la sécheresse (p. 130) ou de tel guerrier valeureux que les Iwadiyen, en lutte avec Taguemount Azouz, demandèrent en guise d'*asfel* (i.e. de sacrifice rituel), pour cesser les hostilités (p. 207). Les *imsebblen* (sur lesquels on récitait la prière des morts) étaient des défenseurs, « condamnés » à vaincre ou à mourir (p. 181). Cette pratique des *imsebblen* a été observée aux At Yiraten lors de la conquête coloniale (1857) et lors de l'insurrection de 1871.

- l'institution des vigiles (p. 49, 83, 115). Ces vigiles étaient répartis en groupes avec des dénominations et des fonctions très précises ; à la sortie des villages se trouvaient des postes de guêt (*taffegt*, p. 50) du verbe *ffeg* : sortir). Le lexique relatif à ces institutions est aujourd'hui tombé en désuétude.

- enfin, et sur le plan lexicographique, la toponymie – que l'auteur a relevée avec précision – livre également des termes aujourd'hui disparus : *tamesgida* (p. 98) : mosquée (pan-berbère), *Tizi n war* (p. 107, 116) : *ar-aher* : lion (pan berbère) ; *azniq ugadir* (p. 46), *agadir* (pan-berbère) en kabyle : escarpement, terrain en pente, dans le Haut Atlas marocain : magasins, greniers collectifs, le plus souvent fortifiés.

Ces monographies sont donc des sources très riches en matériaux de tous ordres. (Dahbia Arous).

• PODEUR Jean – **Textes berbères des Aït Souab (Anti-Atlas, Maroc)**, édités et annotés par Nico van den Boogart, Michelle Scheltus et Harry Stroomeer, Aix-en-Provence, Edisud, La Boîte à Documents (Collection bilingue), 1995.

Les textes publiés sous ce titre constituent l'essentiel d'un mémoire présenté par Jean Podeur pour l'obtention du « diplôme d'études supérieures marocaines » (p. 8) ; ils ont été collectés à la fin des années 1940 à Tanalt, petite ville située dans l'Anti-Atlas marocain. Une notice biographique de Jean Podeur, rédigée par Claude Brenier-Estrine, se trouve en début d'ouvrage. Cette édition reprend le texte original intégralement, seule la transcription des textes berbères a été homogénéisée. Cette monographie se compose de deux parties :

I – Etude sur la tribu des Aït Souab (p. 19 à 42).

II – Textes (en tachelhit) : énigmes, proverbes, chants, 20 textes ethnographiques, 16 contes (p. 44 à 150).

La première partie consacrée à l'organisation sociale, au système économique, aux coutumes, etc., comporte des données semblables à celles de toutes les régions berbérophones montagneuses du nord. Elle a été élaborée à partir des textes oraux ; la thématique de ces textes est centrée sur les travaux agricoles, l'artisanat (en fait, la poterie : l'auteur signale (p. 29) que les autres productions artisanales sont presque inexistantes dans la région), le mariage, la mort... En matière agricole, ces textes révèlent le statut particulier de l'arganier, variété d'arbre propre à la région et entourée de respect. On notera enfin, la diversité et la richesse des textes littéraires, énigmes, proverbes, chants, contes.

Outre leur valeur ethnographique, ces textes constituent une excellente introduction au dialecte chleuh. (Dahbia Arous).

• **OLIEL Jacob – Les Juifs au Sahara. Le Touat au Moyen Age.** CNRS-Éditions, Paris 1994, 188 p. (Collection CNRS-Histoire). Préface de Théodore Monod.

Ce livre vient à point nommé pour relancer l'histoire des communautés sahariennes du Moyen Age et sortir de l'oubli une époque opulente du commerce transsaharien où toute transaction par caravane ne se concevait qu'avec 100 % de bénéfice.

L'auteur, qui fut instituteur à Adrar en 1960, située à 11 km de Tamentit, l'ancienne capitale du Touat, a voulu raconter l'histoire exemplaire de ces Juifs du Touat sur lesquels l'on ne disposait que de bribes d'informations éparses dans plusieurs ouvrages. Cette Tamentit, Jérusalem saharienne, que les Juifs du Mزاب avaient l'habitude d'honorer à chaque nouvelle année par le souhait rituel : « l'an prochain à Tamentit ! », fut détruite par le cheikh Mohamed ben Abd el Krim ben Mohamed Al Meghili al Tilimsani en 1492. Nul n'a songé à commémorer cet anniversaire conjointement avec celui de l'expulsion des Juifs d'Espagne. Christophe Colomb a eu tous les honneurs des médias en 1992, et l'on a commencé à rendre justice aux Indiens d'Amérique massacrés après la découverte de leur continent. Pourtant, à une échelle certes plus modeste, tous les événements qui ont marqué l'année 1492 au Touat devraient davantage prendre date dans l'histoire du Maghreb et la mémoire collective.

L'origine des Juifs en Afrique du Nord reste un domaine qui comporte encore bien des obscurités et des interrogations. Certains évaluent les premières arrivées des Juifs au XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., d'autres avec les Phéniciens fondateurs de Carthage (814 av. J.-C.) ou avec les Juifs de Cyrénaïque assimilés à ceux d'Égypte. Mais il est plus probable qu'au VI<sup>e</sup> av. J.-C., après la destruction du Temple de Salomon, des exilés juifs fuyant les persécutions du roi babylonien Nabuchodonosor arrivèrent au Maroc près de Salé. À l'époque romaine les relations historiques sont plus certaines : en 320 av. J.-C. apparaissent sur les côtes de l'Afrique du Nord les premières grandes colonies juives.

Après différents avatars, des survivants juifs nomades de Cyrénaïque trouvèrent asile avec leurs compagnons berbères pendant les années 132-135, chez les populations gétules installées au Mزاب et au Touat. Consécutivement à la fondation de Tamentit et de Tassaout en 517, plusieurs vagues de Juifs d'Orient et de Zénètes judaïsés viennent renforcer ces communautés. La première synagogue à Tamentit date de 570. « À partir du VII<sup>e</sup> siècle, l'Espagne devient une autre source importante d'émigration juive » quand le concile de Tolède en 694 décide l'expulsion des Juifs. Par ailleurs en 675 » des milliers de Juifs arrivent d'Arabie sur les pas des conquérants arabo-musulmans et qui étaient originaires du Hedjaz, de Kheïbar, de Mossoul. Cultivateurs et commerçants, ils avaient été déposés à partir de 638 et expulsés de leurs régions. C'est dire la diversité des apports juifs en Afrique du Nord durant mille ans : Cananéens, Babyloniens, Phéniciens, Judéo-Hellènes, Palestiniens, Judéo-romains, Espagnols.

Avec la somme de savoirs, de connaissances qu'apportent ces vagues d'immigrés, elles assument aussi les traumatismes de l'esclavage, des dépossession et des expulsions qui engendreront des groupes développant, comme dans toutes les minorités menacées, un dynamisme exceptionnel, une solidarité structurée en réseaux d'échanges et d'entraide, qui feront des siècles plus tard leur force et leur fortune.

Cependant à leur arrivée au Touat vers les années 118/130 il n'y avait, d'après notre auteur, ni chameau, ni palmier dattier.

Faisant la synthèse des opinions et références sur cette question, il estime que le chameau arrive au Touat avec les Zénètes, c'est-à-dire vers la fin de l'occupation romaine, au début du V<sup>e</sup> siècle (les chameaux étaient déjà nombreux au IV<sup>e</sup> siècle en Tripolitaine). Et reprenant la phrase de E.-F. Gautier à propos des Zénètes chameliers : ils sont arrivés « l'un portant l'autre ». Avec la mise en culture systématique du palmier et l'arrivée du chameau, c'est une transformation radicale qui s'amorce au Sahara. Alors que tous les conquérants jusque-là sont montés à cheval et ont régulièrement évité la traversée du Sahara, désormais c'est le dromadaire qui va effrayer d'abord les troupes de cavaliers puis les supplanter définitivement en territoire désertique ; le cheval restant cependant un animal de prestige et de luxe jusqu'à nos jours.

L'on connaît mal l'histoire de cette lente gestation entre les V<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles de populations si diverses, réfugiées dans des territoires difficiles d'accès, mais qui allaient plus tard attirer l'envie et la jalousie de leurs voisins par leur brillante réussite. Les conquérants

arabes du VII<sup>e</sup> siècle ne touchent le Touat qu'en 682 à partir du Dra et de Sijilmassa. Mais c'est surtout les Gedoua, arrivant pacifiquement vers 984, qui représentent les premiers immigrants arabes qui croient se trouver au milieu d'une population uniquement juive. Entre les VII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles le Touat et Tamentit sont déjà connus de la Mauritanie jusqu'en Orient. Les communautés juives sahariennes devenaient « les maillons d'une chaîne ininterrompue de l'Atlantique jusqu'aux Indes ». Le commerce touatien reste très lié à celui du Tafilalet mais bénéficie d'une sorte d'autonomie en conservant des relations privilégiées avec les communautés du Mzab, de l'oued Righ (Touggourt), du Tafilalet, du Dra. La progression de l'Islam vers le sud allait favoriser l'expansion du commerce maghrébin avec l'Afrique Noire.

A partir de 750 le commerce de l'or, des esclaves et autres produits lucratifs, va faire la fortune des villes sahariennes de Sijilmassa (fondée en 757 par des Berbères du Djebel Nefoussa de Libye) à Awdaghost en passant par Tamentit, mais aussi d'une chaîne de cités qui se créent plus tard avec des fortunes diverses à la limite nord du Sahel d'ouest en est comme Essouk (Tadmeket), Assodé, Djado, Orida, Djabba, etc. « Des correspondants juifs sont installés sur tous les points clés et l'existence de Juifs indépendants au Sahara est confirmée au X<sup>e</sup> siècle par l'un des ouvrages les plus importants, celui d'Ibn Hawcal... » (988).

A la fin du X<sup>e</sup> siècle et au début du XI<sup>e</sup> siècle au moment où les Hilaliens arrivent de l'est et où les Almoravides partent du sud pour envahir la Berbérie, le Touat et le Gourara peuplés de Juifs et de Gétules judaïsés, sont en plein épanouissement économique et forment une « nouvelle Palestine ». A partir de cette époque les flots migratoires qui convergent vers ces oasis vont engendrer d'incessantes guerres de conquêtes de territoires pour tendre vers de nouveaux équilibres dans lesquels les Arabo-musulmans sont de plus en plus prépondérants. Les Hilaliens arrivent successivement en 1120 puis en 1146 et 1147. Une épidémie de peste en 1150 décime les Juifs avec les guerres incessantes qui les contraignent de vivre désormais sous la protection des Musulmans dont les vagues d'immigrants déferlent durant tout les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles. En 1309 les Boramik (Barmécides) arrivent d'Irak et dont certains s'installent à Tamentit au milieu des Juifs. Les alliés berbères des Juifs sont peu à peu gagnés à l'Islam en sorte que les Juifs deviennent de plus en plus menacés. A partir des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles les Berbères zénètes qui étaient nomades et contrôlaient les grandes caravanes, se sédentarisent et cèdent la place aux Touaregs. Après la destruction de Sijilmassa en 1362, le Touat passe sous la souveraineté marocaine « ce qui va multiplier les désordres » (p. 102). En 1390 arrivent 1 700 hommes Beraber qui terrorisent et pillent la région. En 1392 la famine sévit au Touat et semble s'installer pour longtemps.

Antonio Malfante envoyé par les Génois séjourne au Touat en 1447. La sécurité semble alors régner, mais la misère est grande dans les 150 à 200 Ksours du Touat, malgré un commerce florissant et très lucratif avec l'Afrique noire. Les Juifs qui maîtrisent encore les transactions commerciales avec leurs associés musulmans vivent dans l'humiliation et sont constamment les objets d'injustices et d'abus de toutes sortes. Malfante appelle « Philistins » les nomades voilés qui règnent en maîtres dans le pays. Ce sont, semble-t-il, à la fois des Touaregs et des Maures, qui sont « d'incomparables cavaliers qui montent sans étriers avec de simples éperons ». Ce détail a de quoi nous surprendre. Alors que les caravanes commerciales que protègent ces guerriers sont composées essentiellement de dromadaires, est-ce pour le prestige ou la praticité de la monture que ceux-ci se montrent dans les Ksours à cheval ? A cette époque le cheval était donc encore la monture privilégiée des guerriers et des aristocrates. Un autre détail étonnant nous est encore donné par Malfante qui reste avare de descriptions à propos des Arabes des Ksours : « c'est la grande pauvreté dans les Ksours, ni semailles, ni récoltes, dattes exceptées ; ils campent sous la tente ».

Il faut croire que c'était surtout les Noirs (Harratines et esclaves) qui devaient cultiver la terre et que tous ces envahisseurs nomades n'avaient pas changé leurs habitudes une fois sédentarisés. C'est l'époque où des tribus entières se nourrissaient de cueillettes de graines de *drinn* (*Aristida pungens*) appelé *loul* par les Arabes alors que les plus riches se nourrissaient de froment (*haboub*) qu'ils achetaient en provenance du nord.

C'est durant cette époque qu'arrive au Touat Mohamed Al Meghili, originaire d'une famille berbère de Tlemcen. Disciple de Abderrahmane Et Taalebi, Al Meghili était un des

savants les plus érudits et les plus fervents de la Sunna, mais aussi animé d'une haine farouche contre les ennemis de l'Islam. Il avait écrit un traité sur la *dhimma* qui fixe le statut tributaire des non-musulmans résidant en pays d'Islam. Il est scandalisé à son arrivée à Tamentit de voir de jeunes Juifs se conduire en hommes libres et il déclare qu'ils ont rompu le pacte établi avec les Musulmans car « ils sont sortis des limites de l'abaissement et de l'humiliation ». « Ils montent à cheval en selle de prix, revêtent de beaux costumes, se parent comme des Musulmans, se chaussent de bottes avec des éperons, se coiffent de turbans, autant de choses qui constituent à ses yeux « un péché odieux et une action détestable ». Al Meghili refuse de prendre en compte l'argument selon lequel les Juifs, qui craignent pour leur personne et leurs biens quand ils partent en voyage, veulent prendre l'allure des autres voyageurs pour ne pas être reconnus de leurs ennemis » (p. 107). Cette dernière remarque nous paraît très importante pour la suite de notre analyse.

La mémoire populaire raconte que le cheikh Al Meghili se trouvait en visite chez son fils au village de Takhfif et qu'un groupe de Juifs passa et repassa monté à dos d'âne, sans mettre pied à terre et sans saluer le cheikh et ses hôtes. L'un des notables arrêta les montures à leur retour et jeta des poignées de terre à la face des Juifs en leur reprochant leur manque de respect et de déférence à l'égard du cheikh et de ses compagnons. Cet incident servit de prétexte au cheikh pour mobiliser l'opinion contre les Juifs, mais il ne put déclencher le pogrom qui suivit qu'à partir d'une autre affaire, celle de la construction d'une nouvelle synagogue à Tamentit. Alors que le qadi de Tamentit Al Asnoui soutient et protège les Juifs de sa ville, Al Meghili arrive à retourner l'opinion des Oulémas de Fès, Tlemcen et Tunis, sollicités en cette affaire. Bien qu'au départ il s'agissait d'interdire la construction d'une nouvelle synagogue, Al Meghili en arriva à décréter de détruire toutes les synagogues et offre même 7 mitqal d'or pour chaque Juif tué. C'est ainsi que débuta le massacre de 1492 sur lequel on ne possède aucun détail précis, si ce n'est qu'il y eut de nombreux morts, qu'une partie des Juifs dut probablement abjurer sa religion et qu'une autre pris la fuite dans le désert dans trois directions. Al Maghili continua sa guerre contre d'autres tribus musulmanes, mais il fut battu et dut s'enfuir au Soudan.

J. Oliel se refuse à voir un lien de cause à effet entre les revers des Musulmans à Grenade et le massacre des Juifs de Tamentit comme on l'a si souvent proclamé. Les Juifs étaient déjà attaqués ou menacés partout où ils se trouvaient au Maghreb, en Espagne et ailleurs bien avant 1492; la liaison avec l'Espagne demandait de longs délais qui nécessitaient plusieurs mois pour effectuer des allers et retours. « ... Ce n'est pas le massacre qui fut à l'origine de la famine, mais plus sûrement l'inverse. Et si les massacres prenaient des allures de « guerres saintes », les cause plus matérielles ne manquaient pas » (p. 112). Cependant, les effets des intolérances religieuses d'où qu'elles viennent furent désastreux pour tout le monde, en Andalousie comme au Touat, et brisèrent pour longtemps la dynamique méditerranéenne qui fut si féconde entre l'Europe occidentale, le Proche-Orient, le Maghreb et l'Afrique au sud du Sahara. « Les zélés prédicateurs et autres saints hommes, qui vers la fin du Moyen Age sont arrivés dans un Touat civilisé, tolérant et multiconfessionnel, ont amené avec eux une foi intransigeante, exacerbée par la récente reconquête ibérique et les incursions hispano-portugaises sur les côtes maghrébines. Ils ont mis les malheurs de l'histoire sur le compte d'une pratique trop libérale du dogme ». Ainsi le grand écrivain Mouloud Mammeri jugeait-il cette histoire malheureuse du Touat dans son étude sur *l'Ahellil du Gourara* (1985, p. 32).

Cependant, un certain nombre de Juifs du Touat furent accueillis dans les communautés de Kenadza, du Mzab à Ghardaia, du Tafilalet et du Dra au Maroc. Ceux qui restèrent sur place, en ayant abjuré leur religion, furent nommés les *Mohadjeria* et sont encore connus aujourd'hui sous ce vocable au Gourara. Beaucoup pratiquent encore les métiers qui furent dévolus aux Juifs : bijoutier, tailleur, cordonnier, maroquinier. Quelques-unes de leurs anciennes coutumes semblent avoir perduré chez quelques familles où, paraît-il, l'on se refuse d'allumer du feu le samedi (témoignage recueilli vers 1963 à Brinken).

Mais d'autres Juifs ont émigré vers le Soudan et en Mauritanie. Dans ce pays les traditions orales rapportent que la plupart des artisans seraient d'origine juive, mais chez les Touaregs tous les individus classés dans la catégorie des artisans *enaden* ne sont pas nécessairement artisans. Chez les Ioullemmeden certains étaient attachés à la personne de leur chef et jouaient le rôle de « valets ». L'explication étymologique que donne J. Oliel

du vocable *enad* qui viendrait de *end* = autre (« ceux qu'on ne nomme pas ») nous paraît complètement fantaisiste. Il est certain que beaucoup de ces individus prétendent eux-mêmes descendre de familles juives, sans situer nécessairement leurs origines au Touat. Ils possédaient un langage à part que personne à ce jour n'a pu pénétrer et étudier. Cependant nous voudrions porter au dossier de cette recherche sur la diaspora des Juifs du Touat, deux autres remarques qui semblent avoir été négligées jusqu'ici par les chercheurs. De nombreux Ioullemmeden portaient jusque dans les années 30/40 deux longues tresses de cheveux qui sortaient par-dessus ou par-dessous le cimier de leur voilement. A la bataille que livre Moussa ag Amastan en 1897 pour venger la mort de son frère Bellou, contre les Kel Fadey et les Ioullemmeden au lieu dit Izerwân (dans l'Azawar), il y eut de nombreux morts chez ces derniers. Les Kel Ahaggar dénombrèrent les Ioullemmeden tués au combat grâce à leurs deux grandes tresses de cheveux (témoignage oral recueilli chez les Dag-Rali en 1953). Or ces deux grandes tresses de cheveux nous paraissent évoquer singulièrement les tresses que portent encore les Juifs du Proche Orient en pays musulman (et qu'on nomme parfois à tort « papillottes »), détail qui permet de les identifier immédiatement. Personne à notre connaissance n'a enquêté sur cette pratique particulière chez les Touaregs de la boucle du Niger.

Un deuxième indice, beaucoup plus rare, d'une persistance sémitique ancienne en milieu touareg, nous paraît être la coutume du don de sandales au fils de la sœur de son père que la jeune mariée est contrainte de satisfaire sur le parcours qui l'amène à la tente de son futur mari. Nous nous sommes longuement expliqués ailleurs sur cette coutume judaïque (voir M. Gast 1978-1982, Gast et Jacob 1982). Pourquoi celle-ci persiste chez les Touaregs Ahaggar, en migrant aujourd'hui chez les populations sédentarisées qui se réclament encore de la culture touarègue? Nous estimons qu'il y a une somme de non-dits significatifs d'une trace ancienne de ce judaïsme saharien que les populations qui en sont les héritières ont tenu à conserver secrètement contre l'intolérance religieuse et comme marque de leur identité et de leur différence.

Jacob Oliel a réuni tous les documents écrits pouvant apporter quelque indice nouveau sur cette histoire. Il s'est livré à une nouvelle analyse d'un texte découvert en 1896 à la *Genisah* du Caire et traduit une première fois par S.D. Goitein. La nouvelle traduction qu'il a opérée avec le rabbin Simon ben Soussan permet de mesurer l'importance et la précision des transactions entre le Touat, l'Égypte et l'Afrique noire (chapitre 3, pp. 71-80). L'épigraphie demeure très pauvre ; reste l'onomastique, la toponymie et certains chants et poésies chantées comme celle de l'*ahellil* du Gourara étudié par M. Mammeri et l'équipe du CRAPE d'Alger. Cet *ahellil*, mot qui signifie en hébreu *glorifier* est un chant émouvant à la gloire de Salomon. Une utile chronologie des événements au Touat et au Maghreb complète l'ouvrage avec les notes renvoyées en fin d'ouvrage.

Il se trouve que ce petit livre paraît au moment où l'intolérance religieuse et culturelle fait rage en Algérie. Mais aujourd'hui il n'y a plus de Juifs à tuer et le fanatisme va chercher cette fois tous ceux qui ont quelque audace à penser librement et à proposer une société démocratique, ouverte sur le monde moderne. L'histoire de ce « Touat civilisé, tolérant et multiconfessionnel » comme l'écrivait Mouloud Mammeri, pourra-t-elle servir de sujet de méditation et de leçon aux nouvelles générations ?

Nous émettrons quelques remarques critiques sur l'absence de délimitations précises du Touat et de sa description géographique par laquelle ce livre aurait pu commencer (et qui apparaît en partie dans la carte p. 140). La Saoura, l'oued Messaoud et l'oued Touat sont les noms successifs d'une seule et même rivière tantôt à sec, tantôt pourvue d'écoulement, le long de laquelle se situe un chapelet d'oasis sur 200 km. Le Touat proprement dit est limité au nord par le Gourara (capitale Timimoun) et au sud-est par le Tidikelt (capitales Aoulef et In Salah), lequel est traversé d'est en ouest par l'oued Botha qui rejoint la Saoura. Ces trois régions bordent le grand plateau du Tadmait qui leur fournit des sources d'eau grâce à l'affleurement, presque au niveau du sol, de réserves d'eau fossile issues des couches du continental intercalaire. Il suffisait de canaliser cette eau pour créer des jardins en aval des collecteurs que sont ces fameuses foggaras qui, semble-t-il, étaient déjà en fonction bien avant l'arrivée des Boramik (Barmaka/Barcémidès au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle). Toute la fortune de ces territoires vient de ce phénomène naturel avec l'immense travail des hommes pour creuser des centaines de kilomètres de galeries et la pratique de la phoeniculture.

Mais pour tous les Touaregs de l'Ahaggar et du Sud, *Tawat* (pluriel *Tiwatin* = les oasis) désigne l'ensemble des oasis du Gourara, du Touat proprement dit et du Tidikelt. Aller au Touat, pour eux, c'était aller se faire nourrir gratuitement ou piller toutes les fois qu'ils étaient dans le besoin, tant ils se considéraient en maîtres suzerains de ces territoires. Enfin, l'auteur a tendance à réduire l'importance du massacre des Juifs à Tamentit faute de preuves chiffrées ou de témoignages suffisamment précis, puisque la misère était déjà installée dans ces lieux et que, probablement, bon nombre de Juifs avaient déjà dû partir pour sauvegarder ailleurs leurs intérêts. N'avaient-ils pas envoyé vers Oran leur rabbin Shlomo bar Berero pour le sauver en prévision des massacres de 1492 ? Malheureusement celui-ci et son fils meurent de soif tout près de Béchar où l'on vénère encore leurs tombes. Ce livre, écrit avec rigueur et modestie, par-delà l'histoire des Juifs du Touat, touche un nombre considérable de problèmes sur l'histoire des relations commerciales transsahariennes, les mouvements socio-politiques et culturels sahariens et le rôle important d'une conception géostratégique de ces territoires, toujours et plus que jamais, d'actualité aujourd'hui. (Marceau Gast).

• VILLASANTE-DE BEAUVAIS Mariella – **Solidarité et hiérarchie au sein des Ahl Sidi Mahmud. Essai d'anthropologie historique d'une confédération tribale mauritanienne, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle**, Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1995, 4 volumes, 1329 p. (dont 17 pages de bibliographie, 54 figures, 51 tableaux, 30 cartes et 209 p. d'annexes).

Cette thèse s'appuie à la fois sur des données originales récoltées par l'auteur au cours d'un séjour de trois ans en Mauritanie et, d'autre part, sur divers types de sources écrites : archives d'Outre-Mer, sources arabes traduites, ouvrages, documents officiels de la République Islamique de Mauritanie, journaux et revues mauritaniens.

L'analyse s'articule en deux parties. La première est consacrée à l'ordre politique « traditionnel » des Ahl Sidi Mahmud et la seconde concerne l'actualisation des principes d'égalité et de hiérarchie durant la période contemporaine.

Dans une introduction substantielle, l'auteur présente sa problématique qu'elle situe dans un champ de réflexion plus large engagé sur l'organisation tribale arabe, posant notamment la question des liens entre l'ordre de la parenté et l'ordre du politique.

Au cours des quatre premiers chapitres sont analysés dans une approche comparative fine les traditions orales et les motifs historiques et légendaires récurrents qui replacent l'histoire des Ahl Sidi Mahmud dans celle plus générale de la société bidan. L'évolution historique de la confédération tribale est retracée de la conquête de son autonomie politique jusqu'aux luttes militaires contre l'occupation française. Le chapitre V qui clôt cette première partie s'interroge sur les aspects structurels de l'organisation traditionnelle des Ahl Sidi Mahmud, discutant des notions théoriques de « proximité et de distance sociale » proposées par P. Bonte et abordant le problème des aspects hiérarchiques de la parenté.

La deuxième partie traite de la solidarité supratribale et de la hiérarchie des rangs dans la période contemporaine. Quatre chapitres abordent les redéfinitions segmentaires, politiques et territoriales durant la période coloniale, l'installation de l'Etat moderne, les problèmes des droits territoriaux et des conflits hiérarchiques et statutaires qu'ils engendrent, enfin les phénomènes liés à la cohésion supratribale et au factionnalisme politique dans les deux dernières décennies.

Dans un souci épistémologique qui se manifeste tout au long de l'ouvrage, l'auteur maintient sa perspective comparative qui lui permet de faire un usage critique des différentes sources en s'attachant moins à prendre position par rapport à leur « véracité » historique souvent indémontrable qu'à dégager les thèmes autour desquels se charpente chaque discours historique. Elle se penche également sur les catégories linguistiques employées – aussi bien par les analystes que par les acteurs – et sur les champs sémantiques dont elles relèvent.

On pourrait lui reprocher d'avoir limité ses questionnements comparatifs au monde qui se définit lui-même comme « arabo-musulman », alors que de nombreux aspects sociologiques, culturels et linguistiques (notamment dans l'onomastique) le relie avec acuité à la

société touarègue voisine dont les référents sont non pas l'arabité mais la berbérité souvent associée à une filiation et à une transmission des droits matrilineaires.

L'auteur – en rupture avec les analyses qui, dans le sillage de la « théorie de la segmentarité », privilégient les dimensions collectives au détriment des engagements individuels – s'attache à montrer l'importance des individus dans l'histoire collective des Ahl Sidi Mahmud. Son cheminement critique lui permet par ailleurs de prendre de la distance avec la posture théorique dominante en sciences sociales qui consiste à opposer en paires antagonistes l'organisation tribale à l'Etat, l'ordre de la parenté à l'ordre du politique, les sociétés archaïques aux sociétés modernes.

M. Villasante-de Beauvais montre que ces éléments ne sont pas nécessairement incompatibles mais entretiennent au contraire des rapports de complémentarité. Ainsi, l'ouverture démocratique en Mauritanie a permis une réactivation puissante de l'identité tribale en même temps que l'émergence du sentiment national. De même, la modernisation de la société, l'uniformisation du monde, se base ici sur la parenté. Les principes de base de l'organisation tribale, c'est-à-dire la solidarité et la hiérarchie, fondée sur la généalogie, demeurent des piliers de l'ordre politique moderne, tout en se combinant avec une hiérarchie nouvelle qui s'appuie sur la richesse. Ainsi, la généalogie et les rangs restent les référents majeurs du classement hiérarchique.

La réflexion d'ensemble animant cette recherche, la capacité de l'auteur à replacer son analyse dans des champs de recherche et des perspectives théoriques plus larges, et enfin la qualité des matériaux de terrain sur lesquels elle s'appuie apportent une contribution riche et cohérente au débat scientifique et à la connaissance de l'est mauritanien. Par ailleurs, ce travail, malgré son volume important en pages, se lit agréablement grâce à une écriture fluide et un style clair. (Hélène Claudot-Hawad).

## Bibliographie en langues européennes

– ABOU Sélim – **L'identité culturelle. Relations interethniques et problèmes d'acculturation.** Paris, Anthropos, 1995 (1<sup>re</sup> éd. : 1981), 152 p.

(Voir chapitre *Emigration-Immigration*).

– AFSHAR Haleh – The Forgotten Queens of Islam. *Signs*, 21, 1, 1995, p. 205-208.

– ALBERT-LLORCA Marlène – Maures et Chrétiens à Villajoyosa : une ville, sa fête, son saint. *Archives de Sciences sociales des Religions*, 40, 91, juill.-sept. 1995, p. 5-19.

Présentes dans tout le monde hispanique, les « fêtes de Maures et Chrétiens » ont pris aujourd'hui une ampleur exceptionnelle dans les villes de la province d'Alicante : des centaines d'habitants y mettent en scène chaque année, à l'occasion de la fête patronale, la conquête de la cité par les Maures puis sa reprise par les Chrétiens. Loin d'être la figure d'un Autre qu'il faudrait rejeter pour être soi, le Maure apparaît comme un personnage hautement valorisé. De fait, comme le montre l'ethnographie des fêtes de la ville de Villajoyosa, l'Autre dont il faut se distinguer n'est pas le Maure mais la cité voisine : chacune s'attache avant tout à manifester son identité à travers les singularités (réelles ou supposées) de ses festivités (extrait résumé auteur).

– ALBERT-LLORCA Marlène, ALBERT Jean-Pierre – Mahomet, la vierge et la frontière. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 4, juill.-août 1995, p. 855-886.

Ce long article reprend, de manière approfondie, l'étude des fêtes hispaniques des Maures et des Chrétiens (voir notice précédente), en insistant sur l'aspect religieux, puisque lors

de ces festivités est célébré le culte de la Vierge et de la *Mahoma*, une effigie – féminine – figurant le Prophète.

– AOUATTH Ali – Anthropologie du pèlerinage et de la sainteté dans le maraboutisme marocain. *Ibla*, 58, 175, 1995, p. 31-54.

Après avoir esquissé l'évolution historique de la sémantique du terme *murabit*, déterminé les modalités selon lesquelles peut s'effectuer l'accès à la sainteté (appartenance à un lignage chérifien, possession de pouvoirs surnaturels ou considérés comme tels, etc.), l'auteur décrit les formes et les motivations du pèlerinage. Le parti-pris théorique est clairement affirmé; il s'agit d'élaborer une *anthropologie* du maraboutisme et de l'expérience maraboutique, et non une ethnologie s'intéressant aux spécificités locales. L'auteur, s'il souligne le caractère multiple de ce phénomène, met en exergue les aspects récurrents d'un tel fait religieux.

– AZIZ Ahmad Khalil – Gender Patterns in the Qur'an: A Sociolinguistic Approach. *American Journal of Islamic Social Sciences*, 12, 3, 1995, p. 309-319.

– BABES Leïla – Folie douce, vent des ancêtres : la transe au Maghreb. *Social Compass*, 42, 4, déc. 1995, p. 461-476.

C'est une erreur d'affirmer, à l'instar de certains anthropologues, qu'il existe deux types de transe au Maghreb, l'un arabe ou islamique (soufi), et l'autre « négro-africain »; la question devrait plutôt être celle de la relation entre mystique et possession. Cette étude se base sur une enquête menée récemment à Annaba (Algérie). Elle montre comment la passion mystique, dans cette ville, est organisée dans une étroite relation entre culte des saints, culte des ancêtres et culte de la ville elle-même. La transe peut être expérimentée comme une violente souffrance ou comme une douce folie. Quelle que soit la forme qu'elle prenne, la transe doit être contrôlée, en particulier par la musique et la danse au sein d'une cérémonie mystique (résumé auteur).

– BADRAN Margot – **Feminists, Islam and Nation. Gender and the making of modern Egypt.** Princeton, Princeton University Press, 1995, 352 p.

– BADUEL Pierre – **Mobile Sesshafte. Sedentarisierung und Geschichte der Nomaden in Mauretanien.** Saarbrücken, Verlag für Entwicklungspolitik, 1995, 197 p.

– BEAL E. Anne – Reflections on Ethnography in Morocco : A Critical Reading of Three Seminal Texts. *Critique of Anthropology*, 15, 3, 1995, p. 289-304.

– BEAUGÉ Gilbert, CLEMENT Jean-François (éds) – **L'image dans le monde arabe.** Paris, CNRS-Editions, 1995, 344 p.  
(Voir chap. *Sociologie-Société*).

– BELHOUCINE-DRISSI Malika – **La devinette d'Oujda (Maroc) : une problématique ludique, didactique, poétique.** Degree granting institution, Université de Montréal, Ann Arbor, janv. 1995.

– BERDUGO Arlette – **Images et devenir de la communauté juive marocaine.** Thèse de doct., Maurice Robin (dir.), Paris, Université de Paris X, 1995.

Dans cette thèse consacrée à la communauté juive marocaine, l'auteur ne se limite pas à une vision interne de son objet de recherche, mais privilégie au contraire l'étude de sa confrontation avec la société marocaine et musulmane, centrée autour de la figure du roi Commandeur des Croyants. Il s'agit donc d'une analyse des interactions intervenant entre deux systèmes communautaires, deux réalités politico-religieuses spécifiques, et qui

engendrent des représentations identitaires fortement distinctes. Ce travail est complété par une étude – à travers une démarche de type qualitatif – des conditions du « devenir » de ce groupe minoritaire.

– BOETSCH Gilles, Noirs ou blancs : une histoire de l'anthropologie biologique de l'Égypte. *Égypte/Monde arabe*, 24, 4<sup>e</sup> trim. 95, p. 113-136.

– BORGÉ J., VIASNOFF N. – **Archives du Maroc**. Éditions Michèle Trinckvel, 1995, 221 p.

(Voir analyse *supra*).

– BRETEAU Claude H., ROTH Arlette – Art, jeu et cognition. Une forme courte particulière : l'énigme. *Littérature Orale Arabo-Berbère*, 22-23, 1995, p. 205-274.

Cette étude se base sur un important corpus d'énigmes en langues dialectales maghrébines. L'analyse appréhende l'énigme dans son fonctionnement social et ludique et établit que le jeu détermine fortement la nature de la question et sa formulation, caractérisées par une tension maximale entre la fonction dénotative, d'une part, et les fonctions cryptique, ludique et poétique, d'autre part. Une analyse intensive et comparative approfondie souligne la capacité de cette forme courte à rendre compte de l'activité complexes de diverses fonctions mentales (extrait résumé auteur).

– CARATINI Sophie – Du modèle aux pratiques : ambivalence de la filiation et de l'alliance chez les Rgaybat de l'ouest-saharien. *L'Homme*, 133, janv.-mars 1995, p. 33-50.

Cet article s'inscrit dans une réflexion épistémologique sur la construction des schémas de parenté. Il tend à montrer comment la recherche peut se développer au delà de la modélisation par un nouvel examen des pratiques qui utilise le modèle comme une sorte de mesure étalon. Ainsi sont présentées quatre phases de l'histoire des Rgaybat au cours desquelles ont prévalu quatre stratégies parentales différentes : la période mythique, l'époque de la conquête territoriale, la colonisation et le processus contemporain de décolonisation. A la lumière des modèles précédemment construits, cet examen permet d'approfondir la connaissance de la société rgybat et d'affiner en retour la compréhension du système de parenté, en ce qu'il met au jour la relation dialectique qui unit l'ambivalence des pratiques et l'ambivalence des discours (résumé auteur).

– CHAMBERT-LOIR Henri, GUILLOT Claude (éds) – **Le Culte des saints dans le monde musulman**. Paris, Ecole française d'Extrême-Orient (Études thématiques), 1995, 398 p.

Fruit d'une collaboration entre de nombreux chercheurs, cet ouvrage tend à réaliser une mise en perspective générale, à la fois historique et anthropologique, du culte des saints dans l'ensemble du monde musulman ; son ambition étant de mettre en lumière les universaux de ce fait social, présenté comme étrangement « homogène ». Quatorze articles traitant chacun d'une aire géographique et culturelle spécifique (avec, pour le Maghreb, la contribution de S. Andezian), sont précédés d'une introduction théorique et critique de M. Chodkiewicz sur la nature de la sainteté en Islam.

– CHEBEL Malek – **Dictionnaire des symboles musulmans : rites, mystique et civilisation**. Paris, Albin Michel (Spiritualités vivantes), 1995, 500 p.  
(Voir chapitre *Sociologie-Société*).

– CHEBEL Malek – **Encyclopédie de l'amour en Islam**. Paris, Payot, 1995, 707 p.

(Voir chapitre *Sociologie-Société*).

– Collectif des travaux de l'Atelier « Patrimoine et culture populaire ». *Scribere, Revue des étudiants*, Faculté des Lettres, Meknès, 3, oct. 1995, 73 p.

(Voir analyse *supra*).

– COLONNA Fanny – **Les versets de l'invincibilité. Permanence et changements religieux dans l'Algérie contemporaine.** Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1995, 397 p.  
(Voir chapitre *Sociologie-Société*).

– DAVIS Douglas – Modernizing the Sexes : Changing Gender Relations in a Moroccan Town. *Ethos*, 23, 1, mars 1995, p. 69-78.  
Cet article traite de l'influence des modèles d'intimité physique et émotionnelle importés par les médias (égyptiens, occidentaux) sur les relations entre les sexes à l'intérieur d'une communauté semi-rurale marocaine.

– DECOURT Nadine, LOUALI-RAYNAL Naïma – **Contes maghrébins en situation interculturelle.** Paris, Karthala, 1995.

L'intérêt de cet ouvrage est dans une approche novatrice de la littérature orale maghrébine dans le contexte particulier de l'immigration. Les auteurs ont constitué un répertoire de contes collectés auprès de femmes maghrébines dans le cadre de l'expérience originale d'une formation par alternance intitulée «Contes et Récits de la vie quotidienne».

Ces femmes se sont retrouvées dans le rôle de conteuses auprès de publics variés; conteuses traditionnelles garantes d'un patrimoine symbolique et de repères identitaires déterminants en milieu migratoire mais conteuses qui échappent peu à peu à la norme étroite du récit puisqu'elles se retrouvent créatrices de variantes que les auteurs appellent «les mouances de la parole conteuse». C'est cette variabilité du récit que les auteurs ont pris en compte; variabilité linguistique, variabilité géographique, variabilité du récit pour tenter l'écriture la plus authentique d'un récit à plusieurs voix et qu'elle intitulent elles-mêmes dans leur approche méthodologique «pour une écriture de la variance».

Donner la parole à des femmes longtemps sans voix et tenter de l'écrire dans son naturel et sa sincérité est sans doute une belle expérience à la fois humaine et littéraire; expérience qui n'a pas évité les difficultés méthodologiques et le croisement des disciplines. (Karima Direche-Slimani).

– DIB Fatiha – **Les prénoms arabes.** Paris, L'Harmattan, 1995, 212 p.

Sont présentés dans cet ouvrage plus de 1400 prénoms arabes classés selon l'ordre alphabétique latin. L'auteur donne pour chaque prénom son écriture en caractères arabes, sa traduction et sa signification; il est en effet une mémoire chargée d'affectivité, de références historiques et culturelles.

– ELFAKIR Abdelhadi – **Oedipe et personnalité au Maghreb : Eléments d'ethnopsychologie clinique.** Henri Sztulman (préf.), Paris, L'Harmattan, 1995, 190 p.

(Voir chapitre *Sociologie-Société*).

– EL-SHAMY Hasan M. – **Folk Traditions of the Arab World : A Guide to Motif Classification.** Bloomington, Indiana University Press, 1995, 461 p. (2 vol.).

Index et classification des motifs – plus de 12600 – de la littérature populaire arabe, avec une division en cinq entités politico-géographiques. Sont traités également, de manière plus succincte, les proverbes, les énigmes, ainsi que les « croyances religieuses » et les « coutumes ».

– FERRIÉ Jean-Noël, RADI Saâdia – L'aporie d'Al-'Ashmawy et les limites de l'anthropologie relativiste : est-il possible de décrire comme un fait culturel la position de deux cadis sur l'application de la shari'a? *Droit et cultures*, 30, 1995, p. 65-76.

Cet article porte sur l'argumentation coranique. Il montre que l'utilisation de cette argumentation par un juge opposé à l'application de la *shari'a* et par un juge qui veut

l'appliquer aboutit au même résultat : faire du langage de l'islam le seul langage légitime pour parler en public dans l'Égypte contemporaine. Il ne s'agit pas d'un fait culturel mais d'un fait politique (résumé auteur).

– FERRIÉ Jean-Noël – Lieux intérieurs et culture publique au Maroc. *Politix*, 31, 1995, p. 187-202.

– FERRIÉ Jean-Noël – Sciences coloniales, centralité scientifique et périphérie savante. Le Maghreb et l'Égypte comme applications locales d'un discours global. *Annales islamologiques*, XXVIII.

– FERRIÉ Jean-Noël – Anthropologies de l'Égypte, *Égypte/Monde Arabe*, 24, 4<sup>e</sup> trimestre 1995, p. 7-11.

– FRANTZ Charles – Africanist and Islamicist anthropology : empirical and mythological reality. *African Anthropology*, vol. 2, n<sup>o</sup> 1, 1995, p. 59-75.

Bien que légitimes, les reproches adressés par les étudiants africains à l'anthropologie, qu'ils estiment trop européocentriste, ont toutefois longtemps empêché l'émergence d'une réflexion constructive autour de cette discipline. L'auteur envisage les paradigmes « indigènes » apparus ces dernières années (notamment l'afrocentrisme et l'anthropologie islamique), en réfléchissant sur leurs origines et leur pertinence scientifique.

– GEERTZ Clifford – **After the fact : two countries, four decades, one anthropologist**. Cambridge, Harvard University Press, 1995, 198 p.

– HOPKINS N.S. – La culture politique et l'Égypte, *Égypte/Monde arabe*, 24, 4<sup>e</sup> trim. 95, p. 29-41.

– KURPERSHOEK P. Marcel – **Oral Poetry and Narratives from Central Arabia. II : The Story of a Desert Knight**. Leiden – New-York – Köln, E.J. Brill, 1995, 512 p.

– **Le vert et le brun : de Kairouan à Avignon, x<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle** – Exposition, Centre de la Vieille Charité, Marseille, nov. 1995, Paris, Musées nationaux, 1995, 304 p.

– LORCIN Patricia M.E. – **Imperial identities : stereotyping, prejudice and race in colonial Algeria**. London, I.B. Tauris (Society and culture in Middle East), 1995, 323 p.

– MAINGUET Monique – **L'homme et la sécheresse**. Paris, Masson, 1995, 352 p.

Œuvre d'une géographe, cet ouvrage s'intéresse à la place de l'homme dans ces environnements très particuliers que sont les écosystèmes secs, et aux formes sociales que celui-ci a créées dans ce contexte (sociétés nomades, oasiennes ou hydrauliques).

– MAROUF Nadir (dir.) – **Le chant arabo-andalou. Essai sur le Rurbain ou la topique de la Norme et de la Marge dans le patrimoine musical arabe**. Paris, L'Harmattan, 1995, 200 p.

(Voir chapitre *Sociologie*).

– MAROUF Nadir (dir.), CARLIER Omar (coll.) – **Espaces maghrébins : la force du local? Hommage à Jacques Berque**. Paris, L'Harmattan, les Cahiers du CEFRESS, 1995, 271 p.

(Voir chapitre *Sociologie*).

– MOSELEY Katharine-P. – **Slaves, Serfs and Proteges : Variations in the Traditional Status of Moroccan Blacks**. American Sociological Association, 1995.

– MOUSSA, Sarga. – L'image des bédouins dans « La description de l'Égypte », *Égypte/Monde arabe*, 24, 4<sup>e</sup> trim. 1995, p. 87-111.

– NAJAR Sihem – Comportement vestimentaire et identification au pluriel. *Société*, 50, 1995, p. 399-406.

Consacré à l'étude des comportements vestimentaires au sein de la société tunisienne, ce court article prend pour exemple la communauté des Jerbiens émigrés et installés dans le quartier de Bellevue à Tunis. Il évoque les résistances à l'uniformisation imposée par la mode ; celle-ci, bien qu'influente, laisse un espace d'expression sociale où l'apparence vestimentaire devient un moyen d'identification communautaire (vis-à-vis de l'extérieur) et d'affirmation d'une appartenance.

– PAULE Charles-Dominique (trad.) – **Voyageurs arabes : Ibn Fadlân, Ibn Jubayr, Ibn Battûta et un auteur anonyme**. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1995, 1472 p.

– RADI Saâdia. – Pour une approche anthropologique de la réislamisation, *Égypte/Monde arabe*, 24, 4<sup>e</sup> trim. 1995, p. 13-27.

– RAMIREZ Francis, ROLOT Christian – **Tapis et tissages du Maroc**. Paris, ACR Édition (PocheCouleur), 1995, 192 p.

Les tapis marocains, estiment les auteurs de ce livre de poche, souffrent d'une méconnaissance, voire d'un certain mépris, en raison de leurs spécificités (« violence [des] couleurs, désordre déconcertant et presque sauvage [des] dispositions ») qui déstabiliseraient l'œil occidental, éduqué par l'esthétique plus régulière des tapis orientaux. A travers une double approche, « esthétique » et « sémantique », les différentes productions régionales et leurs règles techniques et créatives sont présentées. L'analyse proposée, entachée de la croyance en la survivance d'un hypothétique « paganisme antique », est plus orientaliste qu'ethnologique. Notons toutefois quelques remarques intéressantes autour de la thématique des motifs, ainsi qu'une très riche iconographie en couleur.

– REYNOLDS Dwight-Fletcher – **Heroic Poets, Poetics Heroes : The Ethnography of Performance in an Arabic Oral Tradition**. Nagy Gregory (préf.), Ithaca, Cornell UP, 1995, 243 p.

– REYNOLDS Dwight – Musics of Algeria : Selected Recordings. *Middle-East Studies Association Bulletin*, 29, 1, juill. 1995, p. 16-21.

– SAIDI Mohammed – **Pour le renouvellement des cadres cognitifs et sociaux des croyances et des légendes populaires. Visites des marabouts et des tombes comme échantillon**. Oran, CRASC, 1995, 14 p. (en arabe).

– SAUNER-NEBIOGLU Marie-Hélène – **Evolution des pratiques alimentaires en Turquie : analyse comparative**. Berlin, Klaus Schwartz Verlag, 1995, 431 p.

A travers l'étude des pratiques alimentaires de deux régions d'Anatolie, ce travail se propose de questionner l'impact des changements culturels et identitaires de la Turquie républicaine. La comparaison a porté sur des populations de nomades sédentarisés (*yörük*) et de Caucasiens (lazes, arméniens, géorgiens, abkhazes).

– SHAWESH Abubaker Mohamed – Traditional settlement in the oasis of Ghadames in the Libyan Arab Jamahiriya. *Libyan Studies*, 26, 1995, p. 35-47. La vieille cité fortifiée de Ghadamès est ici principalement considérée d'un point de vue strictement architectural (style, matériaux de construction, etc.), sans pour autant que soient négligés d'autres aspects plus ethnologiques tels que l'inscription des individus dans les espaces privés et publics.

– SHILOAH Amon – **Music in the World of Islam : A Socio-Cultural Study**. Detroit, Wayne State UP, 1995, 243 p.

– SHILOAH Amon – **Jewish Musical Traditions**. Detroit, Wayne State UP (Jewish Folklore and Anthropology Series), 1995, 274 p.

– SKOUNTI Ahmed – **Le sang et le sol. Les implications socioculturelles de la sédentarisation. Cas des nomades Ayt Merghad (Maroc)**. Thèse de doctorat, Lucette Valensi (dir.), Paris, EHESS, 1995.

Ayant pour ambition d'esquisser une « anthropologie de la sédentarisation », l'auteur de cette thèse en ethnologie s'attache à renouveler la vision et l'analyse de ce phénomène et de son impact sur les sociétés de pasteurs nomades. Se basant sur l'exemple du nomadisme montagnard à oscillation verticale pratiqué par une tribu du sud-est marocain, il envisage les « implications socioculturelles » de la sédentarisation et conclut à l'existence d'une grande hétérogénéité des formes d'adaptations à ce nouveau mode de vie.

– SRAIEB Nouredine – **Le Collège Sadiki de Tunis 1875-1956. Enseignement et nationalisme**. André Miquel (préf.), Paris, CNRS Editions, 1995, 341 p.

(Voir Chapitre *Histoire*).

– TAINE-CHEIKH Catherine, OULD CHEIKH AHMED El Arbi (coll.) – Quand les bergers Maures se lancent des « colles ». *Littérature Orale Arabo-Berbère*, 22-23, 1995, p. 173-204.

Dans la société maure, les bergers qui nomadisent seuls, au loin, avec leurs animaux, aiment à se poser mutuellement des colles quand ils se rencontrent à la veillée. Ces colles, appelées *zerg*, sont propres à ce groupe social et portent presque uniquement sur l'élevage des chameaux ou des ovins-caprins. Elles portent sur un savoir particulier et constituent, sous une forme ludique, un véritable examen de passage. Elles mettent en jeu l'honneur du questionné et renforcent au sein du groupe, le sentiment identitaire (extrait résumé auteur).

– VILLASANTE-DE BEAUVAIS Mariella – **Solidarité et hiérarchie au sein des Ahl Sidi Mahmud. Essai d'anthropologie historique d'une confédération tribale mauritanienne, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle**. Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1995, 4 vol., 1329 p., P. Bonte (dir.).

(Voir analyse *supra*).

– VIROLLE Marie – **La chanson raï. De l'Algérie profonde à la scène internationale**. Paris, Karthala, 1995, 215 p.

(Analyse *supra*).

– WEISS Walter, WESTERMANN Kurt-Michael (photogr.) – **Souks et bazars d'Orient : de Fez à Samarcande**. Denis-Armand Canal (trad.), Paris, Arthaud, 1995, 256 p.

– YACINE Tassadit – **Piège ou le combat d'une femme algérienne. Essai d'anthropologie de la souffrance**. Paris, Publisud, Awal, 1995, 212 p.

(Analyse *supra*).